

## MARIO MENDOZA : L'ÂME DE LA VILLE BRISÉE ET RAVIVÉE

Il y a si longtemps que je connais Mario Mendoza que je ne me souviens plus exactement du nombre d'années. Nous avons fréquenté le même lycée à Bogota, le Refous, mais ce n'est que lorsque nous avons déménagé avec ma famille dans un quartier proche du sien que notre camaraderie a commencé ; nous nous retrouvions dans le même bus scolaire qui faisait le trajet entre notre domicile et le lycée, et en ce temps-là, cela supposait des liens aussi étroits qu'être élèves dans la même classe. C'était en 1979. Mario avait un an de plus que moi et il avait eu son baccalauréat en 1981 mais, en 1983, perdant une année d'études après une tentative infructueuse en Médecine, nous nous sommes retrouvés à la faculté de lettres de l'université Javeriana.

À ses débuts, Mario Mendoza était poète : un poète urbain et romantique, et il écrivait des vers inspirés par la douleur et la misère humaine qu'il découvrait dans la rue. Il lisait Baudelaire, Rimbaud et les parnassiens. Il voyait dans leurs vies angoissées, tragiques, condamnées à la solitude et à la déchéance, l'indiscutable auréole du génie. Il avait la même admiration pour

Edgar Allan Poe, l'âme soeur de Baudelaire, dont il connaissait par cœur les contes *Bérénice* et *Ligeia*. Comme dans ces narrations, ses poèmes étaient eux aussi peuplés de femmes solitaires marchant en pleine nuit sous la pluie et la lueur de la lune, ou allant se dissimuler dans l'ombre. Je me souviens qu'un samedi nous étions allés voir à l'ancien cinéma Trevi, *La maîtresse du lieutenant français*, dans la version d'Harold Pinter, avec Meryl Streep et Jeremy Irons ; l'enthousiasme de Mario était tel qu'il avait juré de passer sa vie à écrire des poèmes pour cette femme qui allait sur le quai du port attendre dans le crépuscule. Il n'avait pas fait que cette découverte au cours de ces années-là : bientôt viendrait la Justine du *Quatuor d'Alexandrie* de Durrell, et l'énigmatique Alejandra de *Sobre héroes y tumbas* d'Ernesto Sábato.

Mario ressentait aussi une forte attirance pour l'Odyssée et le mythe d'Ulysse, ce personnage qui errait seul de par le monde, ne trouvant jamais sur les îles ou les rivages, une patrie pour lui faire oublier sa ville d'Ithaque qu'il rêvait de revoir un jour ; Ulysse représentait pour lui la métaphore du créateur conscient de son destin : un homme solitaire qui doit naviguer sur l'océan hostile, habité de monstres qui veulent le dévorer, rempli de tentations qui cherchent à l'éloigner de son dessein, mais il persévère contre vents et marées, et lutte avec sa vie pour quelque chose que ceux qui l'entourent ne pourraient comprendre et qu'ils mépriseraient sans doute. Voilà ce qu'était pour Mario la vocation littéraire : un entêtement silencieux que dédaignait la majorité du reste des humains et que seuls quelques esprits privilégiés reconnaissaient *Siddhartha*, d'Hermann Hesse était un autre de ses livres de chevet, car dans cette première vision esthétique du monde, née de la lecture, il y avait aussi chez lui un côté philosophique et une recherche d'absolu à travers la littérature ; et que rêver de mieux si ce magma provenait d'une lointaine culture — comme celle de l'Inde — aux antipodes de la cruauté et de la fourberie avec lesquelles l'Église catholique gouvernait la Colombie en ces années 80, une société majoritairement dévote et pratiquante, capable d'envoyer au bûcher ou au gibet tous ceux qui ne communiaient pas avec ses préjugés.

C'est dans ce contexte que paraît *Aura*, le livre de Carlos Fuentes, une version latino-américaine de la sorcière médiévale, mais avec certains composants romantiques : l'amour pour une ombre, la jeune fille solitaire et malade (revoilà *Ligeia* et revoilà *Bérénice*), l'intellectuel qui se débat entre de véritables sentiments et des rêveries fantastiques et peut-être littéraires. *Aura* a été et reste l'une des plus fortes influences de Mario Mendoza, à tel point qu'il lui a consacré une thèse universitaire.

Après avoir obtenu ses diplômes, il entre à la Javeriana comme professeur à la faculté de lettres et dès ses débuts, il sera un professeur atypique qui parle des livres avec la même exaltation que Samuel Sotomayor, le personnage de son roman. Littéralement hypnotisés par sa voix puissante et sa gestuelle théâtrale, ses élèves l'adoraient ; les yeux exorbités, la mèche au vent, débitant des phrases brillantes, il leur parlait de Poe, de Fuentes, d'*Ulysse*.

Depuis ces années-là, il se passionne pour la philosophie et sous la férule d'un grand ami et condisciple, le philosophe Gustavo Chirolla, il s'initie à la pensée de Spinoza et de là aux œuvres de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ces rencontres vont avoir l'effet d'un cataclysme dans son esprit, car ils posent et traitent, l'un et l'autre, à partir d'une perspective à la fois poétique, théorique mais aussi rageusement humaine, ces mêmes questions qui le font lui aussi s'interroger au cours de ses aventures nocturnes dans le centre de Bogota.

Son premier roman, *La ciudad de los umbrales* (1994), se nourrit de toute cette exaltation, une sorte de mélange qui oppose l'âme à l'univers de la cité avec la précision des idées de Deleuze. Dès la première page, il expose son esthétique dans un texte semblable à celui qu'a écrit Carlos Fuentes sur la capitale mexicaine, au début de *La región más transparente*, esthétique qu'il ne va cesser de développer et d'enrichir tout au long de son œuvre romanesque.

“ Au fond, tout en bas, la ville clignait des yeux et comprenait. Bogota, ville flamme livrée au culte d'un dieu inconnu... Bogota, ville nyctalope empoisonnée d'ombres et de ténèbres qui transforment chaque maison en bordel, chaque parc en cimetière, chaque citoyen en cadavre désespérément accroché à la vie... Bogota, monstrueux clitoris qui te saigne dans la béatitude de ton étrange délire dépravé... Bogota, ville d'êtres vésaniques et de mendiants détruits par les caresses d'un supplice térébrant, heure de dépouilles humaines comme promesse d'une hécatombe... Bogota, visage de l'infamie... Bogota, sans écrivains qui te cherchent et t'inventent ...

Bogota, moi non plus je ne peux rien pour toi. ”

Publié en 2005, onze ans plus tard, Seul le prix du sang, continue à développer l'obsession de la ville, mais d'un point de vue qui se veut audacieux et auquel s'ajoute une féroce radiographie politique, la volonté de crier, de vociférer contre la cruauté de cette même société qu'il a déjà fustigée dans son premier roman. Ce qui lui vaut d'ailleurs d'être sévèrement réprimandé à son poste d'enseignant qu'il préférera abandonner en démissionnant et de le placer dans la ligne de mire d'une partie peu glorieuse de la critique qui soutient ce climat irrespirable ou s'y trouve à son aise.

Il faut dire qu'en 2002, avec son roman *Satanás* lauréat en Espagne du prix Biblioteca Breve et porté à l'écran en 2007, Mario, avec plus de 50 000 exemplaires vendus en Colombie, a connu un succès sans précédent pour un écrivain de sa génération. Si ce succès lui a permis d'étendre sa notoriété, il lui vaudra en même temps d'être la cible de nombreux critiques acharnés à le « descendre » par tous les moyens. Ils n'hésiteront pas à émettre des doutes sur l'attribution de son prix (en laissant entendre que, Mario, n'ayant eu jusque-là qu'une audience nationale, aurait usé d'influences et intrigué dans les hautes sphères littéraires de Barcelone), critiquer sa prose et discréditer finalement son projet littéraire.

Mais sa littérature s'impose malgré tout, et après le grand succès de *Satanás*, dans *Seul le prix du sang*, Mario retourne à nouveau le couteau dans la plaie et va l'enfoncer encore un peu plus. Son objectif n'est pas de prendre la ville d'assaut, de l'expliquer, de lui donner une identité littéraire, mais bien d'en faire un point de départ, pour arriver au cœur du mal qui a touché le centre du pays.

Rendue incapable de se donner un langage compréhensible, elle est ainsi entraînée dans une chute vertigineuse vers la violence, le mépris de la vie, le crime qui se superpose au dialogue, ou pire encore qui prend la forme du dialogue avec le développement rhizomique des groupes d'intervention et de justice expéditive et l'essor des groupes de l'extrême droite, catholique et ultra nationaliste. Les mêmes qui, au début des années 90, scandalisés par les accords de paix avec les guérillas, commencent à déstabiliser le pays avec des assassinats ciblés qu'ils confient à des tueurs professionnels avant de liquider l'Union Patriotique<sup>1</sup>. Sans doute le seul cas connu de l'anéantissement complet d'un groupe politique par l'assassinat systématique de l'ensemble de ses membres.

---

<sup>1</sup> Mouvement politique constitué en 1985 rassemblant les partis de l'extrême-gauche et de la gauche pour négocier des accords de paix civile en abandonnant la lutte armée.

À travers cette radiographie déchirante, le roman raconte la descente aux enfers de Samuel Sotomayor qui a assisté encore enfant à l'assassinat de ses parents perpétré par d'obscures forces proches de l'État. C'est aussi le récit de la longue démarche pour donner peu à peu du sens à une vie gangrénée par la vengeance, la clandestinité, la fuite et des réincarnations successives ("Le terroriste", "Efraïn Espitia", "Prisonnier 212", "Le vagabond", etc.).

Mais il devra s'éloigner de la ville, de cet espace anonyme qui dans *Seul le prix du sang* devient le lieu de la peur, de l'injustice, de la crainte de l'embuscade et de la mort, car tout en elle est agression :

"Lui, en réalité, il était Lazare parcourant les rues d'une ville qui n'était plus la sienne, une ville impénétrable, dégradante, cruelle, despote, qui ne permettait aucune attitude affectueuse ni généreuse. Bogota était une ville constamment sur le pied de guerre, prête au combat, agressive, militarisée. Celui qui s'en approchait en se montrant faible et pusillanime était immédiatement éliminé ou, dans le meilleur des cas, mutilé à jamais. La seule façon de vivre en restant debout, c'était de l'affronter, de l'attaquer, d'accepter le corps à corps."

La ville, le grand protagoniste des romans noirs, redevient un personnage central dans *Seul le prix du sang*. Mais s'agit-il vraiment d'un roman noir. Je m'empresse de répondre que c'est une des lectures possibles mais que ce n'est pas la seule. C'est aussi un puissant roman politique, et en allant bien au fond des choses, c'est encore un roman moral qui recrée le parcours d'un homme cherchant sa délivrance pour vaincre la détresse qui ne vient pas seulement de sa haine pour les assassins mais aussi d'un sentiment de culpabilité qui le hante.

Comme c'est souvent le cas de certains romans noirs latino-américains, *Seul le prix du sang* restitue le malaise, l'écœurement, l'horreur face à une société arrogante et violente, mais il va aussi bien plus loin que cela ; sans se perdre dans la présentation efficace d'un argument ni dans la description des personnages, il propose une réflexion sur la vengeance – pour certains groupes indigènes, seul le prix du sang peut régler des dettes dont le prix est celui de la vie – et sur la manière avec laquelle cette vengeance finit par s'éteindre elle-même et va détruire celui qui s'y est engagé ; alors, comme dans le conte *Emma Sunz* de Borges, c'est en s'éloignant que Samuel Sotomayor, le personnage trouve la délivrance ; mais lui s'en ira vers le nord, ce nord perdu de la Colombie, où les rafales de vent unissent le désert à la mer.

Je ne peux rien dire de plus sans dévoiler certaines clefs ; il suffit de savoir que ce roman a confirmé que Mario Mendoza était l'écrivain de sa génération le plus critique avec l'histoire récente de son pays et bien sûr le plus dérangeant pour certains milieux de la société colombienne ; une circonstance que Mario, dès sa déjà lointaine jeunesse, a toujours assumée en témoin gênant qui pose son doigt sur la plaie, ce qui lui a valu de connaître de sérieux ennuis. Dans un tel contexte, je ne sais s'il existe de plus digne destin pour un écrivain.

Santiago Gamboa